

# Legado clássico no Renascimento e sua recepção:

contributos para a renovação  
do espaço cultural europeu

Nair de Nazaré Castro Soares,  
Cláudia Teixeira (Coords.)

IMPRESA DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA  
COIMBRA UNIVERSITY PRESS

ANNABLUME

## L'IDÉE DE RENAISSANCE À LA RENAISSANCE (The idea of Renaissance in the Renaissance)

OLIVIER MILLET (olivier.millet75@orange.fr)  
Université Paris-Sorbonne

**ABSTRACT** – The concept of Renaissance as a particular, outstanding and critical period first appeared in the XIXth century. We are here trying to define how XV-XVIth century Humanists used to articulate an appreciation of the change they were themselves performing in thought and culture. Three categories appear as predominant: myth (such as the coming round of Golden Age); social topics (such as successive generations, or education) ; coupled antinomic concepts (reformation / restoration).

**KEYWORDS** – Renaissance, Golden Age ; myths ; education; generations ; reformation; restoration.

**RESUMO** – O conceito de Renascimento, enquanto sinónimo de um período particular, excepcional e crítico, apareceu pela primeira vez no século XIX . Neste ensaio, tenta definir-se a forma como os humanistas dos séculos XV e XVI costumavam articular a apreciação sobre a mudança por eles operada no pensamento e na cultura. Neste âmbito, surgem como predominantes três categorias: mito (de que é exemplo o retorno da Idade do ouro); temas sociais (como as gerações sucessivas ou a educação); conceitos antinómicos acoplados (reforma / restauração).

**PALAVRAS-CHAVE** – Renascimento, Idade do Ouro; mitos, education; gerações; reforma, restauração.

La notion de *Renaissance* désigne une période de l'histoire européenne qui est réputée pour avoir transformé de façon radicale la civilisation du continent, et, par extension, du monde. Avec sa métaphore biologique d'une vie qui renaît, elle relève du mythe, celui d'une nouvelle naissance de la civilisation et de l'humanité, qui aurait eu lieu progressivement à partir du 14e siècle en Italie avant de s'étendre au reste de l'Europe puis du monde. Ce mythe suppose lui-même deux ruptures fondamentales successives, en raison du schéma, à la fois biologique et quasiment métaphysique sous-jacent<sup>1</sup>, puisqu'il implique la succession d'une vie antérieure positive, d'une mort, et enfin d'une nouvelle naissance marquant un retour à la vie. Il est donc naturel que de nombreuses critiques aient été formulées contre cette vague notion historiographique depuis environ deux décennies.

---

<sup>1</sup> Sur les sources religieuses et spirituelles chez Pétrarque de la notion de Renaissance, voir Burdach 1910: 594-646 ; sur la dimension littéraire et le principe de l'*imitatio* dans la conscience culturelle de la Renaissance, voir Green 1982 ; sur l'historiographie de la notion de Renaissance, voir Ferguson 2009.

La conception moderne de la Renaissance a été installée à l'époque romantique (par Jules Michelet et Jacob Burckhardt<sup>2</sup>), mais son idée avait été déjà exprimée, représentée et vécue par les lettrés et les artistes de la Renaissance eux-mêmes. Les élites cultivées des 14e-16e siècles ont de fait façonné des représentations de leur propre époque qui vont dans le sens d'une idée de la Renaissance. Mon propos, qui s'inscrit dans un plus vaste programme de recherche, consistera à esquisser la typologie générale de ces représentations qui datent d'un temps où la notion moderne de progrès n'était pas disponible. Pour dégager cette typologie, il convient de repérer les constantes, et donc aussi, les variations significatives, d'un système de représentation stable et collectivement partagé, qui constitue l'outillage mental<sup>3</sup> des lettrés de la Renaissance quand ils s'efforcent de penser leur propre époque comme période particulière et décisive dans l'histoire de l'humanité. Cet outillage s'organise en une typologie, dont voici les trois grands axes. Un premier domaine est celui des mythes ; un second, celui de topiques sociales (la succession des générations, ou encore l'éducation) ; un troisième, celui des concepts.

## MYTHES

Il s'agit essentiellement de deux mythes, hérités de l'Antiquité : celui du retour de l'Âge d'or, qui se précise souvent sur le plan politique en mythe du retour d'Astrée, et celui, de la victoire de la lumière et de la culture sur les ténèbres et sur l'ignorance. Le premier mythe remonte directement à la culture antique grecque, alors que le second est une création nouvelle et propre à l'humanisme de la Renaissance malgré des éléments antiques qui en préparent la formation, et il annonce l'idéologie des Lumières du 18e siècle. Pour des raisons pratiques, je m'en tiendrai ici au premier mythe.

Le mythe de l'Âge d'or est bien connu, dans ses différentes versions antiques, qui remontent à Hésiode, Platon et Ovide, et la critique moderne lui a consacré de nombreux travaux<sup>4</sup>. Selon ce mythe, l'histoire de la civilisation consiste en cinq ou quatre périodes qui se succèdent et que symbolisent des métaux, or, argent, bronze et fer, phases successives d'une dégénération vers le mal. Le progrès est alors pensable sous la forme d'un retour de l'âge originel, l'âge d'or. C'est surtout un mythe politique, le retour de l'Âge d'or étant celui

---

<sup>2</sup> Voir sur l'invention de la notion moderne de Renaissance par Michelet, Febvre 1992 ; sur Burckhardt, voir l'introduction par Kopp 2012, de la nouvelle traduction française de son livre fondateur.

<sup>3</sup> La notion d'outillage mental provient de Lucien Febvre 2003, inventeur de l'histoire des mentalités.

<sup>4</sup> Voir notamment Vidal-Naquet et Vernant 1990. Ce mythe rendrait compte, selon Vernant, de structures permanentes. Sur ce mythe chez les poètes français de la Renaissance, voir Demerson 1970, 271-294.

où règne un prince éclairé qui instaure la paix et la justice, et qui protège les arts et les lettres. Ce thème philosophique et poétique du retour de l'Âge d'or, très fréquent dans les discours humanistes de la Renaissance, permet d'exprimer un enthousiasme pour le temps présent, vécu comme période de renouveau, ou un espoir pour l'avenir proche ; il se combine chez les humanistes avec une condamnation soit du passé proche (le « Moyen Âge », en général pas encore appelé ainsi), soit du présent dans ses aspects négatifs, et il assume donc une fonction critique à côté de sa fonction de louange. Cette dernière constatation est importante. En effet, certains historiens actuels, très réservés à l'égard de la notion historiographique de Renaissance<sup>5</sup>, insistent sur le caractère élitiste et, somme toute, artificiel de cette notion, qui ne fut opérante selon eux que dans certaines couches de la population, celle des lettrés humanistes ; ils signalent alors que les humanistes de la Renaissance ont vécu et représenté leur époque comme un mythe, et qu'il ne faut pas confondre ces expressions avec la réalité historique et collective des 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles. En fait, il faut compléter ce point de vue des historiens en insistant sur le fait que le mythe du retour de l'Âge d'or a souvent été utilisé par les humanistes des 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles moins pour exalter de manière illusoire ou flatteuse un temps présent fantasmé que pour souligner de façon dialectique la coexistence d'aspects négatifs et d'aspects positifs dans l'évaluation du présent collectif, en vue d'une amélioration de la situation : la louange du prince a, comme souvent, une fonction exhortative. Sur le plan littéraire, on constate ainsi la combinaison du mythe du retour de l'Âge d'or, en voie de réalisation, avec le thème de l'Âge de fer qui se poursuit et que l'on déplore.

Un des textes fondateurs du mythe de la Renaissance comme retour de l'Âge d'or est dû à Marsile Ficin. C'est le passage de sa célèbre lettre, du 13 septembre 1492, à Paul de Middelbourg, que je traduis ainsi :

Ce que les poètes jadis ont chanté des quatre Âges, de plomb, de fer, d'argent et d'or, notre Platon dans la *République* l'a appliqué à quatre types d'esprits humains, expliquant qu'à certains esprits est donné un principe de plomb, à d'autres de fer, à d'autres d'argent et à d'autres d'or. Si nous devons parler d'un âge d'or, c'est assurément de celui qui produit partout des esprits d'or. Or que ce soit notre âge présent, nul n'en doutera s'il veut bien considérer les remarquables inventions du présent âge : notre âge, comme un âge d'or, a ramené au jour les arts libéraux qui étaient presque abolis, grammaire, poésie, art oratoire, peinture, sculpture, architecture, musique, antique chant poétique à la lyre d'Orphée. Et cela à Florence. Et, réalité qui avait été vénérable chez les Anciens, mais qui était désormais presque détruite, il a conjoint la sagesse avec l'éloquence, avec l'art militaire la prudence. Davantage : à Florence il a

---

<sup>5</sup> Voir, entre autres, sur ce vieux débat, Jouanna 2002 : 5-16.

ramené des ténèbres à la lumière l'enseignement platonicien<sup>6</sup>

On remarque trois traits majeurs du mythe utilisé ici par le philosophe florentin. D'abord, il s'agit bien d'une conception globale de la Renaissance ; elle inclut même l'art militaire; ensuite, le pouvoir politique joue un rôle majeur dans sa mise en œuvre, selon le thème platonicien, lié au mythe de l'Âge d'or, du prince-philosophe, car pour Ficin ce sont les Médicis qui sont les auteurs de ce miracle ; enfin la résurgence à Florence, dans l'Occident moderne, de la pensée de Platon est, aux yeux de Ficin, la clef de ce retour. Mais ce patriotisme est sans frontière, et Ficin s'adresse au savant Paul de Middelbourg, d'origine flamande, évêque de Fossombrone, et figure du cosmopolitisme humaniste européen, cependant que la suite de cette lettre célèbre l'invention germanique de l'imprimerie. Pour Ficin, dire que l'Âge d'or revient, c'est dire que les princes sont en train de devenir des sages philosophes, que le christianisme va enfin se comprendre et se vivre de manière adéquate, que la vérité et le bonheur se rencontrent. La Renaissance n'est pas seulement un tournant historique de la civilisation, mais la pleine compréhension, redevenue possible, de la vocation spirituelle de l'homme (« la vie par l'intelligence »), grâce aux conquêtes de l'humanisme. Il ne s'agit pas – ou pas seulement – de créer du neuf, mais de retrouver les sources les plus profondes de la création culturelle, et, sur le plan spirituel, d'avancer sur un chemin déjà tracé par Moïse et par Prométhée, par Hermès et par Zoroastre, par Platon et par le Christ. C'est pourquoi Ficin décrit également, dans d'autres textes, son époque comme un âge de fer, qui a justement besoin d'un retour de l'Âge d'or.

Combien de temps supporterons-nous ce dur et misérable sort de l'âge de fer ? Ô citoyens de la patrie céleste, et habitants de la terre, libérons, je vous en supplie, enfin la philosophie, sacré don de Dieu, de l'impiété, si nous le pouvons, or nous le pouvons.<sup>7</sup>

Ficin n'était pas un enthousiaste naïf, et il dénonça également, dans certaines circonstances, les aspects négatifs de cette même période de la Renaissance qui fut la sienne. C'est justement parce que la Renaissance était, ou devait être selon lui un phénomène d'abord spirituel qu'il percevait les défauts et les tares de son époque. La présence invoquée de l'Âge d'or révèle celle, trop actuelle, de l'Âge de fer, et l'idéal restauré révèle toute l'insuffisance du réel qu'il éclaire. Cette dialectique se retrouve ensuite chez des écrivains aussi différents que le poète Ronsard, surtout

---

<sup>6</sup> *Opera*, Paris, Guillaume Pelé, 1640, t. 1, p. 968-969.

<sup>7</sup> *Op. cit.*, t. 1, p. 2.

dans ses œuvres de la maturité<sup>8</sup>, ou l'historien philosophe Louis Le Roy<sup>9</sup>. Utilisant ce mythe pour représenter son époque comme tournant historique à la fois désiré, réalisé ou contrecarré, la Renaissance ne fut donc pas seulement une fuite dans l'imaginaire de la part d'une petite minorité élitiste de la culture.

### TOPIQUES SOCIALES

Les mythes structurent la perception, et sans doute aussi la formation de la réalité. Mais les humanistes ont également utilisé des topiques sociales pour essayer de comprendre et de promouvoir la nécessité d'un changement historique. À côté de la topique humaniste bien connue de l'éducation, capable de produire pour l'avenir des individus rénovés et meilleurs que l'humanité ordinaire ou passée<sup>10</sup>, je signalerai le rôle de la topique de la succession des trois générations. Sur le plan anthropologique, nous savons que c'est sur la durée d'environ trois générations que se constitue pour chaque être humain une mémoire collective spontanée et parallèle à la transmission institutionnelle et culturellement organisée de celle-ci<sup>11</sup>. Cette possibilité de se souvenir d'un événement ou d'une tradition par transmission orale et familiale<sup>12</sup> au cours d'un arc d'environ trois générations permet ainsi, ajouterons-nous, de faire individuellement l'expérience de la singularité de son propre âge sans y être enfermé. Un horizon temporel est en effet alors possible, qui bien sûr change sensiblement avec chaque génération, mais qui se construit sur le moyen terme de trois générations (sur une durée d'environ quatre-vingt à cent ans dans la réalité empirique) de manière relativement cohérente. L'initiateur de la Renaissance florentine, Marsile Ficin, a mis en place de manière personnelle un pareil schéma pour rendre compte de son œuvre. Si l'on en croit le philosophe, la Renaissance du platonisme remonte à la rencontre de Cosme de Médicis, « Père de la Patrie », avec les délégués byzantins et Gémiste Pléthon au concile de Florence, en 1439. De cette rencontre, qui

---

<sup>8</sup> Voir par exemple le passage où le poète évoque oppose l'Antiquité et le temps présent : « [...] un siècle plus heureux, & moins entaché des vices qui regnent en ce dernier âge de fer », *Livre de Meslanges, contenant six vingtz chansons, des plus rares, et plus industrieuses qui se trouvent, soit des auteurs antiques, soit des plus memorables de nostre temps*, Paris, Adrian Le Roy et Robert Ballard, 1560, f° A1v-A2r.

<sup>9</sup> Voir son traité *De la vicissitude ou Variété des choses en l'Univers* [...], Paris, P. l'Huillier, 1575, qui est sans doute la première philosophie moderne de l'histoire, et sur cette œuvre le livre à paraître de Danièle Duport. La Renaissance est pour Le Roy le comble (ultime) de la civilisation humaine dans le bien et dans le mal.

<sup>10</sup> Voir Garin 1968.

<sup>11</sup> Voir par exemple Candau 2005. L'idée de la mémoire collective, et la règle de la transmission orale sur trois générations ont été d'abord formulées par Halbwachs 1939<sup>1</sup>.

<sup>12</sup> Les souvenirs transmis des grands-parents à leurs enfants et de ceux-ci aux petits-enfants construisent en effet une expérience temporelle partageable, qui offre une prise sur le temps qui passe, c'est-à-dire permet de l'interpréter, de prendre la mesure de certains changements et de se situer soi-même dans le cours de leur processus.

permet le retour providentiel en Occident de la culture grecque et de la pensée antique dans leur intégralité, serait née l'idée, chez Cosme, de fonder à Florence une académie platonicienne. Ficin raconte comment Cosme, pour réaliser ce projet, le fit instruire en lui procurant tous les manuscrits nécessaires en vue d'une traduction latine des platoniciens et de Platon<sup>13</sup>. L'œuvre de Platon et son idéalisme furent alors placés au centre de la Renaissance florentine et de la pensée moderne, sur le mode d'une résurgence et d'un déplacement (*translatio*) qui a lieu à la fois dans l'espace et dans le temps, au moyen de la transmission de l'intégralité de la sagesse antique jusqu'à la Renaissance florentine moderne. Pour remercier ses Mécènes successifs, Ficin explique que l'initiative du projet, qu'il mit lui-même à exécution durant toute sa vie, revient à Cosme de Médicis (mort en 1464), puis à son fils Pierre (mort en 1469)<sup>14</sup> et enfin à son petit-fils Laurent le Magnifique<sup>15</sup>, sous les auspices duquel l'œuvre de Ficin trouve son aboutissement, avec l'impression de l'ensemble des traductions de Platon en 1484, puis avec le commentaire de Plotin, adressé également à Laurent en 1490. Ficin a ainsi recours à un schéma dynastique ternaire, et il attribue à Cosme non seulement un rôle d'initiateur, mais toutes les étapes successives de l'entreprise de la restauration de Platon et du platonisme, y compris la création de l'Académie platonicienne de Florence. Cette affirmation – en soi inexacte ou même fautive sur le plan chronologique et historique<sup>16</sup> –, est cependant vraie sur le plan symbolique. Le philosophe veut souligner par là une filiation sans faille, sur trois générations, de l'esprit des Médicis, de même qu'il y avait depuis l'Antiquité la plus ancienne et sur la longue durée une filiation sans faille de la Tradition antique qui aboutit à la Renaissance florentine. Ficin écrit aussi, dans le même esprit, qu'en Laurent le Magnifique revit son grand-père Cosme, selon une analogie : la traduction de Platon était destinée à Cosme, le commentaire de Plotin (philosophe qui explique Platon) l'est à Laurent<sup>17</sup>. Le philosophe florentin

<sup>13</sup> Dédicace à Laurent de Médicis, « Sauveur de la patrie » et en qui revit Cosme, de la traduction de Plotin, où se trouve le récit de la vocation platonicienne de Ficin, *Opera, op. cit.*, t. 2, p. 491-492. Voir infra la note 14.

<sup>14</sup> Voir la dédicace de la traduction du *De morte* de Xenocrate à Pierre, *Opera, op. cit.*, t. 2, p. 915, où Pierre est dit *parenti simillimus*, et est prié de devenir le nouvel appui de l'Académie ; la dédicace de l'*Hippias majeur* au même (*Omnia divini Platonis opera*, Bâle, Froben, 1546, p. 108), du *Lysis* (p. 121) et du *Théétète* et de son résumé (p. 129 et 135). Le Plotin mentionné supra note 13 comporte une seconde dédicace à Pierre (p. 492) où la lumière de Platon est opposée à l'obscurité de nombreux siècles (notre « Moyen Âge »).

<sup>15</sup> Le passage de la dédicace à Laurent des traductions de Platon qui mentionne les rôles successifs de Cosme, de Pierre puis de Laurent se trouve dans les *Platonis opera, op. cit.* de la note précédente, f° α 2 r°.

<sup>16</sup> Voir l'article « Ficin » in Nativel 1997, 361-377 ; Marcel 1958, 150 sq., et Maillard 2008, 67-86, qui indique comment Ficin se livre à une quête des origines à travers l'image du père pour reconstituer un réseau de filiations sans solution de continuité depuis Cosme.

<sup>17</sup> Préface de Plotin, *op. cit.*, p. 491-492.

veut ainsi parier sur le caractère cohérent de la Renaissance – celui de tout un « âge » – dont il est le promoteur à travers trois générations de Médicis, transformés en princes-philosophes et qui permettent un retour de l'Âge d'or, identifié, sur le plan mythologique non pas à celui d'Astrée, mais à celui de Philosophia dans son jardin<sup>18</sup>.

Cette configuration de trois générations successives, grand-père, père et fils, permet en effet de percevoir et d'exprimer, dans la continuité d'une succession biologique, sociale et familiale, l'évolution qui porte un changement majeur dans l'histoire. Tout individu, pour peu qu'il vive suffisamment longtemps, peut de fait, à travers la mémoire qu'il hérite de son grand-père et de son père, se représenter de manière vivante et concrète sa propre époque comme à la fois héritière du passé et témoin de changements éventuellement majeurs. Sur le plan anthropologique et personnel, le schéma des trois générations permet donc de figurer un tournant historique indépendamment des schémas idéologiques qui régulent ordinairement les représentations collectives du temps.

Nous retrouvons ce schéma des trois générations pour représenter la Renaissance comme une époque singulière et un tournant majeur dans les romans de Rabelais, publiés dans les années 1530-1540<sup>19</sup>. Rappelons que ces romans racontent successivement – à partir de l'édition de 1542 qui présente les deux premiers romans dans un ordre inverse (*Gargantua, Pantagruel*) de l'ordre éditorial de leur première parution (*Pantagruel, Gargantua*) – l'histoire du fils de Grandgousier, Gargantua, et l'histoire du fils de Gargantua, Pantagruel. Bien qu'il ait d'abord composé l'histoire du fils (ou petit-fils, Pantagruel), avant celle du père, l'édition de 1542 des deux premiers romans finit par les mettre dans l'ordre chronologique de la fiction : d'abord histoire du père (et du grand-père), puis du fils (petit-fils). Cela accentue l'effet produit par la succession des trois générations, de Grandgousier à Pantagruel, qui est celle de l'affirmation en France de la Renaissance. Je ne mentionne ici de ce schéma que la question de l'éducation des héros. Dans *Pantagruel*, le premier roman publié, l'éducation du héros fait l'objet de la lettre que Gargantua adresse à son fils Pantagruel (chapitre 8) lorsque celui-ci fait ses études à Paris. Gargantua assortit son propos de considérations sur la signification anthropologique et théologique de la paternité, et il explique à son fils que malgré les efforts de son propre père Grandgousier, il n'a pas pu bénéficier lui-même d'une éducation avancée :

Mais encores que mon feu [= décédé] pere de bonne memoire Grand Gousier eust adonné tout son estude [= ses efforts], à ce que je proffitasse [= progressasse] en toute perfection et sçavoir politique, et que mon labeur et estude

<sup>18</sup> *Omnia divini Platonis opera, op. cit.*, dédicace à Laurent [f° a 3 r°].

<sup>19</sup> Voir notre contribution sur ce sujet dans les actes du colloque *Inextinguible Rabelais*, Paris, 2015, à paraître.

correspondit tresbien, voire encores oultrepassast son desir : toutesfois comme tu peulx bien entendre, le temps n'estoit tant idoine ne commode es lettres, comme est de present, et n'avoys copie [= abondance] de telz precepteurs comme tu as eu. Le temps estoit encores tenebreux et sentant l'infelicité et calamité des Gothz, qui avoient mis à destruction toute bonne literature. Mais par la bonté divine, la lumiere et dignité a esté de mon eage rendue es lettres [...]. Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées [= restaurées], Grecque, sans laquelle c'est honte que une personne se die sçavant. Hebraicque, Caldaicque, Latine. Les impressions tant elegantes et correctes en usance [= usage], qui ont esté inventées de mon eage par inspiration divine, comme à contrefil l'artillerie par suggestion diabolicque. Tout le monde est plein de gens savans, de precepteurs tresdoctes, de librairies[= bibliothèques] tresamples, qu'il m'est advis [= il me semble] que ny au temps de Platon, ny de Ciceron, ny de Papinian, n'estoit telle commodité d'estude qu'on y veoit maintenant.<sup>20</sup>

Le père encourage donc son fils Pantagruel à profiter comme étudiant de ces circonstances pour être à la hauteur de l'époque qu'il a la chance de vivre. L'imprimerie date de la génération de Gargantua (qui représente donc la deuxième moitié du 15<sup>e</sup> siècle), et tous ses effets peuvent se déployer maintenant au bénéfice du fils, Pantagruel, qui représente les (trois) premières décennies du 16<sup>e</sup> siècle. Grandgousier, le grand-père, lui, représenterait donc la première moitié du 15<sup>e</sup> siècle. Mais dans le roman suivant, celui du père (*Gargantua*), Grandgousier envoie également son fils, cette fois Gargantua, étudier à Paris, et son éducation est décrite avec complaisance selon les principes humanistes de la modernité. Autrement dit, l'histoire du père recommence celle qui était programmée pour le fils, et Gargantua, contrairement à ce qu'il écrivait à son fils dans le premier roman, reçoit bien une éducation humaniste très avancée. Cette contradiction entre les deux romans est peut-être due à des intentions idéologiques de l'auteur, qui revient sur le thème des temps nouveaux, qui se répètent du père au fils, et sur le combat incessant que les humanistes ont dû mener pour faire triompher leur modèle éducatif et leurs valeurs. Mais par ailleurs l'éducation humaniste reste, dans *Pantagruel*, à l'état du programme tel que Gargantua le formule dans sa lettre à son fils, alors que le roman suivant, *Gargantua* nous fait assister à la réalisation complète et effective de ce programme sur le plan pédagogique et culturel justement dans la formation que reçoit Gargantua. Nous aurions donc la mise en scène fictive d'une Renaissance en trois temps, à la fois progressive et qui piétine, non pas selon une logique, linéaire, historique et biographique, mais fictive, romanesque et invraisemblable, du grand-père Grandgousier (qui

---

<sup>20</sup> Rabelais, *Œuvres complètes*, éd. Huchon 1994, 243. Nous traduisons les mots anciens en français moderne.

veut le bien) au fils Gargantua (qui bénéficie effectivement du programme) en passant par le petit-fils Pantagruel (qui avait reçu le programme dans le premier roman composé par Rabelais). Le point de vue n'est pas celui, chronologique, de la cohérence de la fiction, mais celui, idéologique, de l'auteur et de ses lecteurs : la Renaissance humaniste va en s'approfondissant avec la succession éditoriale des romans, différente de la succession générationnelle des personnages de la fiction familiale.

Tournons nous vers la Renaissance tardive et Montaigne : chez celui-ci, le mythe de l'Âge d'or et le thème des trois générations se combinent discrètement pour produire une idée inédite, critique et désenchantée de la Renaissance, cette fois à propos d'un des phénomènes majeurs de la Renaissance, la découverte du Nouveau Monde, dont les Portugais furent les artisans décisifs. Dans *Les Essais* de Montaigne, l'expression « notre siècle » désigne en effet, plus ou moins, la période que nous appelons Renaissance et qui s'étend alors, pour cet auteur qui publie son livre dans les années 1580, sur les trois générations qui vont de la fin du 15<sup>e</sup> à la fin du 16<sup>e</sup> siècle. La découverte du Nouveau Monde est en effet désignée par Montaigne comme appartenant à « notre siècle » : « en cet autre monde qui a été découvert en nostre siècle »<sup>21</sup>. Certes, nous sommes dans le chapitre « Des cannibales », et le contexte est celui de l'expédition récente de Villegagnon de 1557 sur les côtes brésiliennes. Mais la mention de cet « autre monde » renvoie à l'ensemble des découvertes atlantiques, des Portugais à Christophe Colomb, et donc aux débuts de la Renaissance surtout si l'on envisage celle-ci à partir de la date symboliques de 1492. Un autre chapitre des *Essais*, « Des cochons », rapproche de la génération de Montaigne et du présent de l'écriture des *Essais* ces découvertes géographiques modernes, au moyen de la périphrase verbale *venir de* + *verbe*, qui insiste sur le caractère récent de cette découverte : « Notre monde vient d'en trouver un autre »<sup>22</sup>. Il est possible que Montaigne ait rencontré cette expression de « nouveau monde » dans la lettre de Christophe Colomb annonçant sa découverte, publiée en 1493 et ensuite diffusée dans différentes éditions vernaculaires, ou encore sous la plume d'Américo Vesputici, ou dans des cosmographies reprenant la même formule. Quelle que soit la source exacte pour l'auteur des *Essais* de cette désignation de « Nouveau monde », elle implique l'ensemble des découvertes effectuées depuis la fin du 15<sup>e</sup> siècle, et donc le tournant de ce que nous appelons « Renaissance ». Mais chez Montaigne, héritier direct de l'humanisme de la Renaissance, l'espoir que la récupération de la culture antique pourrait changer en bien le monde, est mort. On a donc affaire, avec Montaigne, à un post-humanisme qui ne croit plus au mythe de la Renaissance. « Notre siècle plombé » écrit le même auteur pour

<sup>21</sup> *Les Essais*, éd. Villey et Saulnier, 1978, t. 1, chap. 31, 203.

<sup>22</sup> *Op. cit.*, t. 2, chap. 6, p. 908.

caractériser son époque<sup>23</sup>. Cet adjectif comporte des connotations matérielles de lourdeur et de lenteur<sup>24</sup>, mais il fait également une allusion discrète au mythe de la Renaissance comme prétendu retour de l'Âge d'or et à sa symbolique des métaux. *Plombé* désigne alors un siècle qui n'est pas exactement de fer, mais comporte, comme le fer, des connotations négatives : le plomb est à la fois mou et pesant, c'est un métal vil, bleuâtre ou blanchâtre, aux connotations sinistres, liées à la figure mélancolique de Saturne. En substituant ce plomb au fer, Montaigne combine l'idée de la dégradation moderne, équivalente à un âge de fer, à celle de la lenteur et de la faiblesse ; et en transformant ainsi le système mythologique des quatre âges liés chacun à un métal particulier, de l'or au fer, il le rejette (sans doute comme mythique et inadéquat) tout en récupérant certaines de ses significations pessimistes, opposées à l'idéologie contemporaine, si fréquente chez de nombreux auteurs, de la Renaissance comme retour de l'Âge d'or.

Justifié par le contexte terrible des guerres de religion dans lequel Montaigne a vécu, ce sentiment mélancolique de vivre une époque dégradée ravive celui qui, chez Pétrarque déjà, le premier humaniste et le premier homme moderne de la culture occidentale, avait, au 14<sup>e</sup> siècle, accompagné l'invention de l'idée de Renaissance : pas de désir de Renaissance sans le constat que quelque chose d'essentiel est perdu. Le sentiment de la perte, et sa mélancolie, doublait dès son origine l'entreprise humaniste de récupération de ce qui a été perdu et l'idée même de Renaissance.

## CONCEPTS

À côté des mythes et des topiques sociales que nous avons mentionnées, les lettrés de la Renaissance disposent enfin de concepts<sup>25</sup> pour désigner l'époque à laquelle ils participent. Les plus fréquents sont signifiés par des termes latins tels que *restauratio*, ou *instauratio*, *renovatio*, *restitutio* et *reformatio*, et leurs équivalents dans les langues romanes. Parmi eux, je m'arrêterai brièvement sur *restitutio* et sur *reformatio*.

Le premier est une métaphore d'origine juridique. Le code juridique de la fin de l'empire romain, celui de Justinien<sup>26</sup>, parle de la *restitutio in integrum*. Le Dictionnaire latin-français de Robert Estienne traduit ce terme en 1538 par « remettre en son entier et premier état ». De manière générale, il s'agit de

---

<sup>23</sup> *Op. cit.*, t. 1, chap. 37, p. 230.

<sup>24</sup> Cf. t. 1, chap. 8, p. 397, où Montaigne rappelle qu'enfant il avait un esprit lourd, inapte aux apprentissages scolaires : « [...] le plus lourd et plombé, le plus long et desgouté en ma leçon [...] ».

<sup>25</sup> Nous appelons concepts des idées générales et abstraites, désignées par des notions, qui servent un système de pensée.

<sup>26</sup> *Cod Just.* 2, 21, « restitution dans son état antérieur » : c'est une mesure d'annulation d'un acte juridique prise par le préteur.

rétablir une situation ou une institution en revenant à l'état antérieur à sa dégradation ; pour une une personne condamnée, exilée, etc., il s'agit de la rétablir dans ses droits, ou dans ses biens ou dans sa dignité etc. La Renaissance de l'Antiquité, dans quelque domaine que ce soit (langues anciennes, littérature, médecine, sciences diverses, etc.), est alors envisagée comme un processus de restitution de ses droits, c'est-à-dire de ses qualités authentiques, à une science ou à un domaine culturel qui en avaient été injustement destitués. Ce langage juridique prend alors la valeur d'une revendication légitime, par exemple contre la culture universitaire traditionnelle (« scolastique »). Il est souvent précisé par une autre formule juridique utilisée dans un sens métaphorique, de restitution au nom du *jus post liminii*, qui désigne en droit romain antique la réintégration dans tous ses droits d'un citoyen qui était devenu prisonnier de l'ennemi et qui revient libre dans sa patrie, et qui y récupère alors également les droits perdus ou suspendus pendant sa captivité<sup>27</sup>. Par ailleurs, comme la notion de *restitutio* avait pris, en latin chrétien, le sens théologique de rédemption, l'idée de Renaissance connotée par le terme de *restitutio* comporte aussi parfois, de manière implicite, une portée sotériologique : le phénomène de la Renaissance valorise la véritable humanité de l'homme, et en permet la manifestation. Moment historique et salut de l'homme coïncident, comme c'est aussi le cas dans l'interprétation protestante de la notion de *reformatio*. Le schéma de la restitution, quand il reste indépendant de cette visée sotériologique, combine en tout cas l'idée antique du progrès des arts, qui reprend sa marche grâce à la *restitutio* philologique, avec la conception, héritée de saint Augustin, de l'ouverture du temps historique vers une fin positive et située dans un avenir lointain et indéterminé.

Le concept de *reformatio* est également capable d'un sens ou bien minimal ou bien maximal. Mais la signification chrétienne de cette notion très répandue au Moyen Âge tend à lui conférer une portée religieuse maximale dans le contexte de la crise de la Réforme et de la Contreréforme du 16<sup>e</sup> siècle. Le concept de *reformatio* s'applique au départ soit au domaine politico-judiciaire, quand il est question de réforme de la justice, soit au domaine religieux chrétien, emploi le plus fréquent. Il s'agit de ramener les choses à une forme meilleure, la forme la meilleure étant la plus ancienne, l'originelle, qu'a dénaturée le cours du temps et que l'on pare rétrospectivement de toutes qualités. Il s'agit au départ le plus souvent des ordres religieux, notamment monastiques, et du retour à l'application de leur règle originelle (fondatrice) dans sa simplicité et son austérité. Le Moyen Âge a étendu cette notion à l'ensemble de l'Église, dans sa tête et dans ses membres. Notion indiscutée, elle s'applique soit à la réorganisation de l'institution, soit à la conversion personnelle des individus, invités à se réformer en vue de leur renaissance en Jésus-Christ. L'humanisme

---

<sup>27</sup> Voir Sertorio 1916, 11 sq.

des 15e-16e siècles est en fait préoccupé par cette dimension spirituelle et personnelle, même quand il est seulement question des langues et des arts. La plupart du temps, il ne s'agit pas d'innover, mais de rénover l'homme, ce qui est la tâche de la Renaissance. Le temps des Réformes religieuses, Réforme protestante et Contreréforme catholique, que constituent les 15e-16e siècles a interprété différemment ce programme en matière de réformation, selon les choix confessionnels des acteurs chrétiens, qui cependant partageaient tous l'idée de la dégénérescence du passé chrétien, lequel devait être réformé. Une question se pose alors<sup>28</sup>. Qui dispose du *jus reformandi* ? le pape ? les évêques ? le concile ? le ministère ecclésiastique ordinaire ? le ministère prophétique (comme dans le cas de Savonarole) ? les autorités politiques (magistrat chrétien) ? La Réforme protestante, en reconfigurant la sotériologie chrétienne, a déplacé la question et lui a donné des réponses en fait diverses sur le plan institutionnel des rapports de l'Église et de l'État. Mais elle situe explicitement son entreprise réformatrice dans le sillage de la Renaissance comprise comme *restitutio* humaniste des arts et des lettres<sup>29</sup>, car la connaissance des langues bibliques grecque et hébraïque, et le renouveau des méthodes d'interprétation des textes, étaient indispensables à la nouvelle herméneutique des textes bibliques sur laquelle repose la doctrine réformatrice. La Contreréforme catholique, elle, exploite aussi cette idéologie commune de toute la Renaissance, cette conscience de vivre une phase d'éveil et de *renovatio*, mais en insistant sur la continuité nécessaire des instances légitimes qui procèdent à la *reformatio*. Or à côté de ces deux entreprises concurrentes et parallèles de la Réforme protestante et de la Contreréforme catholique, il existe, surtout du côté protestant, une troisième vision de la Renaissance, plus radicale et en rupture avec les visions protestantes (et catholiques) officielles. Il s'agit de l'autre Réforme, celle que son spécialiste américain bien connu, George. H. Williams, a appelé la « Réforme radicale »<sup>30</sup>. Celle-ci se caractérise souvent par le recours, dans le domaine de la foi chrétienne, à la notion, absolutisée, de *restitutio*, opposée à l'idée ordinaire de *reformatio*. La *reformatio* protestante s'accomplit en effet dans le cadre de l'ancienne chrétienté (*corpus christianum*), du baptême de tous (y compris les enfants), de la foi trinitaire héritée des anciens conciles, et de la collaboration de l'Église et du pouvoir politique. Au contraire, le schéma restitutionniste, celui d'hétérodoxes de toute nature, qui furent violemment persécutés aussi bien par les protestants que par les catholiques, nie toute continuité, même souterraine ou formelle, entre l'Église authentique (disparue selon la plupart d'entre eux au IVe siècle de notre ère), et les temps présents. C'est par exemple le cas de

---

<sup>28</sup> Voir Le Gall, 2003: 61-75.

<sup>29</sup> Voir par exemple [Théodore de Bèze], *Histoire ecclésiastique des Églises réformées au Royaume de France*, [Genève], 1580, 1er livre, chap. 1er.

<sup>30</sup> Williams 2000<sup>3</sup>.

Michel Servet<sup>31</sup>, un des plus grands humanistes de la Renaissance, qui finit brûlé en 1553 dans la Genève de Calvin pour cette raison. Ce philosophe très marqué par Marsile Ficin rejette tout baptême des enfants, parce qu'il assimile la *reformatio* chrétienne à la renaissance spirituelle de l'individu, qui transforme l'individu adulte, corps et âme, en le conformant à l'*imago dei*; il rejette la doctrine trinitaire orthodoxe, au nom d'une meilleure compréhension des textes originaux, hébreux et grecs de la Bible ; il attend du ciel la « restitution » du christianisme pour l'an 1585, et il prépare cette restitution comme penseur et comme spirituel, beaucoup plus qu'il ne cherche à promouvoir une réforme des institutions ecclésiastiques et de la société existantes. Ce modèle concurrent de christianisme proposé par Servet, ainsi que par les anabaptistes et par divers cercles hétérodoxes du 16<sup>e</sup> siècle<sup>32</sup>, appartient à la culture de la Renaissance, dont il est une des manifestations les plus savantes, autant que, par exemple, la fondation des académies protestantes ou celle de l'ordre des Jésuites. Vaincue historiquement, en tout cas restée partout minoritaire et la plupart du temps clandestine, elle n'est pas moins significative de la largeur et de la profondeur d'une Renaissance savante, humaniste et sans frontière, qui se situe au-delà des nouvelles barrières confessionnelles, et elle radicalise l'idée de Renaissance en la prenant à la lettre.

En conclusion de ce panorama, je dirai que l'outillage mental commun des lettrés et des acteurs de la Renaissance consiste dans la combinaison des trois plans que j'ai artificiellement distingués, mythes, topiques sociales et concepts. Les premiers se situent sur le plan poético-philosophique, et donnent une forme imaginaire précise à l'idée de Renaissance, dans un registre à la fois littéraire et d'éloge du temps présent comme de ses acteurs politiques et culturels, mais aussi parfois dans un registre critique. Le second plan concrétise sur le plan historique le schéma évolutionniste sous-jacent à l'idée de Renaissance en déterminant pour les contemporains, sur la courte durée, les modalités de sa réalisation actuelle, grâce à des formes d'éducation nouvelle et aux entreprises culturelles poursuivies éventuellement sur trois générations qui configurent alors pour les contemporains un âge nouveau. Les concepts, enfin, enracinent le mythe de la Renaissance dans une culture juridique ou chrétienne qui en légitime la validité, mais ils ouvrent aussi des champs d'application inattendus, sur le plan scientifique comme culturel, religieux comme politique.

---

<sup>31</sup> Voir sa *Restitutio christianismi*, Vienne, 1553; fac-simile Francfort/Main, Minerva, 1966), et les traductions espagnoles (Prensas Universitarias de Zaragoza, 2011) et française (Paris, Champion, 2011).

<sup>32</sup> Du côté catholique, on peut mentionner un restitutionniste comme Guillaume Postel (1510-1581), qui fut marginalisé et enfermé à cause de ses conceptions. Voir sur cet aspect de sa pensée Kuntz 1981, et les travaux de François Secret.

### CONCLUSION :

Aucune des formulations que j'ai évoquées, qu'il s'agisse de mythe, de topique sociale ou de concepts, ne s'imposa au 16e siècle et ne fut capable de désigner de manière synthétique et définitive l'époque de la Renaissance dans sa cohérence ; toutes continuèrent ensuite à être utilisées, de manière concurrente et dans de nouveaux contextes qui conduisent aux Lumières du 18e siècle<sup>33</sup>. A la fin du 17e siècle, s'introduisent les expressions « Renaissance des lettres » et « Renaissances des arts » (celle-ci déjà courante chez Vasari, dès 1550), et il faut attendre, du moins en France, 1714 et Fénelon pour tomber sur la formule double « résurrection des lettres et des arts », laquelle « a commencé en Italie et a passé en France ». Encore ne s'agit-il que des arts et des lettres, c'est-à-dire de l'humanisme italien, puis sans frontière, de la Renaissance, et non de cette époque saisie dans sa globalité, y compris sur le plan scientifique, religieux, moral, politique, etc.

---

<sup>33</sup> Ferguson et Plattard 1922, 126-131.

## BIBLIOGRAPHIE

- Burdach, Konrad (1910), « Sinn und Ursprung der Worte Renaissance und Reformation », *Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften*, janv.-juin 1910: 594-646.
- Candau, Joël (2005), *Anthropologie de la mémoire*. Paris.
- Demerson, G.(1970), « Le mythe des âges et la conception de l'ordre dans le lyrisme de la Pléiade », in A.H.T. Levi (ed.), *Humanism in France at the end of the Middle Ages and in the early Renaissance*. Manchester, 271-294.
- Febvre, Lucien (2003), *Le Problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle. La religion de Rabelais* [1942<sup>1</sup>], Paris.
- Febvre, Lucien (1992), *Michelet et la Renaissance* [cours de 1942-43]. Paris.
- Plattard, Jean (1922), « Restitution des bonnes lettres et Renaissance », *Mélanges offerts par ses amis et ses élèves à M. Gustave Lanson*. Paris, 126-131.
- Ferguson, Wallace K. (2009), *La Renaissance dans la pensée historique*, trad. de l'anglais par J. Marty, Paris [1950<sup>1</sup>].
- Garin, E. (1968), *L'Éducation de l'homme moderne, la pédagogie de la Renaissance 1400-1600*, trad. de l'italien par J. Humbert. Paris.
- Green, Thomas M. (1982), *The Light in Troy : Imitation and Discovery in Renaissance Poetry*. New Haven and London.
- Halbwachs, Maurice (1939), *La Mémoire collective*. Paris.
- Huchon, M. (ed.) (1994), *Rabelais, Œuvres complètes*. Paris.
- Jouanna, Arlette (2002), « La Notion de Renaissance : réflexions sur un paradoxe historiographique », *Bulletin de la Société d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 49-4 bis, supplément 2002: 5-16.
- Kopp, Robert (2012), préface de Jakob Burckhardt, *La Civilisation de la Renaissance en Italie*, trad. par H. Schmitt et R. Klein. Paris.
- Kuntz, Marion (1981), *Guillaume Postel: Prophet of the Restitution of All Things, His Life and Thought*. La Haye.
- Le Gall, Jean-Marie (2003), « Réformer l'Église catholique aux XVe-XVIIe siècles : Restaurer, rénover, innover ? », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la Réforme et la Renaissance* 56: 61-75.
- Maillard, Jean-François (2008), « Réflexions sur une légende : Pléthon, Cosme de Médicis et l'hermétisme ficinien », *Esculape et Dionysos. Mélanges en l'honneur de Jean Céard*. Genève, 67-86.
- Marcel, Raymond (1958), *Marsile Ficin*. Paris.
- Nativel, Colette (ed.) (1997), *Centuriae latinae. Cent une figures humanistes de la Renaissance aux Lumières offertes à Jacques Chomarat*. Genève, 361-377.

- Sertorio, Luigi (1916), *La prigionia di guerra e il diritto di post liminio*. Torino.
- Vidal-Naquet, Pierre et Vernant, Jean-Pierre (1990), *La Grèce ancienne, du mythe à la raison*. Paris.
- Villey, P. et Saulnier, V.-L. (eds.) (1978), *Les Essais*. Paris.
- Williams, George. H. (2003), *The Radical Reformation* (1962<sup>1</sup>). Truman State Univ Press.